

Jeanpyer Poëls

Touareg

à Marypa

JE TOMBAL

C'était l'instant grondé où les portes osaient se coucher pour perdre les clous du froid et le froid dans l'intouché. Ce fut celui où, dormant dans la cale de février qui tremblait, pie-rouge, je tremblai au hasard et tentai de naître d'une nuit dont les équerres se lignifiaient au fur et à mesure que l'absence de forêt était forêt. La nuit, hors de toute veille et de tout lendemain battus ou réduits, devint torche, la nuit devint torche et je tombai, comme si la clairière s'était engloutie, entre les portes couchées sur un tournoiement ou sur une eau criante, tombai, puis, joue ouverte vers un ongle comme merlin, tentai de montrer des yeux le tapis de toutes ces peurs rendant la magie, avant que ne revînt une émotion dont la traîne s'était épaissie, comme s'il avait fallu, presque debout, déjouer le sommeil, lentement souffert devant la fuite sans cœur du contre-jour, et le vide naissant encore tant que le froid ne l'aurait renoncé...

LES BOULES DU TEMPS

Les boules blanches ou noires du temps pour tout,
noires pour attendre le silence des ombres,
blanches pour quitter du drame les deux eaux,
les boules du temps pour tout et du temps pour rien,
comme ciel pleuré ou ciel sans palais, reviennent
à douze et à douze ne se dérobent pas
aux arlequins du tourment dont la souvenance
est bois plus vert que celui du petit enfer.
Elles jouent la comédie du temps, sans savoir
que le temps déjoue la comédie des douze yeux,
boules noires et boules blanches qui, devant
tout et devant rien, cassent et perdent autant
de secrets, triangles de terre jusqu'au jour.

SOUS UN PIANO

Vivrais-je jamais sous un piano sentant
de fable l'éblouissement, le fagot même,
pour oser les nuages et le sable qui
empêcheraient touches noires et touches blanches
de baisser ou de hausser la vie pour la vie ?
Vivrais-je jamais sous un piano de fable,
grand comme la cave dont rêvait l'autre Franz,
dessous pour écrire debout, continuer
d'écrire émeraude en tremblant, et dire, enfant
d'une île vaine et hantée : *le vent lit mon livre ?*

NOCTURNE

Elle s'endort, presque aubier, *amour* de le pencher
vers une peau d'agneau dont la nuque était vague,
livrée au suint camphré, manière de quai sage,
face au couloir où se divise l'ignorance,
afin qu'il voie, les eaux passent la tentation,
des bras faisant la nérinée le captiver.

TOUAREG

Je suis un Touareg pour la poésie
Mon désert est à l'échelle d'une chambre
ombre hautaine du Temps qui devient bleue
clarté rose rarement savane quand
j'ouvre le livre d'un autre Touareg
dont le désert n'a pas d'échelle tant qu'il
va jusqu'à rechercher le souffle des pierres
et la lapidation revenante coite
Et d'autres Touareg aux points cardinaux
bleu mort refusent le centre de la terre.

LE SILENCE FROISSERAIT

Le silence froisserait, comme il
respire, un linge de destinée,
lèverait jusqu'au sang la tristesse
sur un bouclier défleuri, de
carabes ourlé depuis longtemps,
et se reprendrait pour un chemin
frappé d'un miroir interminable,
qui ne se demande pas sans doute.
Le silence, en froissant ici-bas,
entre ses ergots presque absolus,
la tapisserie des petits morts,
déplairait au feu et à la terre,
si terre et feu, oubliés du vide,
à force de faire le tour des choses,
enduraient poignant l'invisible.

LES NUAGES

Les nuages n'ont pas de passé, passé
de nuit ou passé de jour, et ne fuient rien.
Ils souffrent de l'élégance du ciel, semblent
la décliner, et, lorsque le ciel n'est plus
élégant, faut-il le dire ? à se traîner
à terre, feignent de le quitter rebelles,
pour passer d'un caillot géant au nom de
cachot dans un gisant de vanesse double,
trop blottie, innocente, puis fabuleuse.
Les nuages ne masquent pas le malheur
des proies dont la vie empierrée se défend
d'être en pierre, et revêtent déserté le
présent, si le regardeur gémit le charme
appendu aux passereaux chargés du calme,
plus d'une fois lu sur les nymphéas, qui
tombe avec leurs eaux à la renverse pour
leur donner saison de revenir à eux.
Les nuages n'ont pas du passé à se
remettre, passé de nuit, passé de jour,
et ne fuient rien, rien si ce n'est l'autre monde.